



HAL
open science

Adversaires de Diderot de la révolution à la fin de l'Empire

Pascale Pellerin

► **To cite this version:**

Pascale Pellerin. Adversaires de Diderot de la révolution à la fin de l'Empire. Didier Masseau; Laurent Loty; Patrick Brasart; Jean-Noël Pascal. Dictionnaire des anti-Lumières et des antiphilosophes : (France, 1715-1815), 40, Honoré Champion éditeur, 2017, Dictionnaires & références, 978-2-7453-3067-3. hal-02050008

HAL Id: hal-02050008

<https://hal.science/hal-02050008v1>

Submitted on 26 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Adversaires de Diderot de la Révolution à la fin de l'Empire.

La réception de Diderot durant la Révolution n'est pas comparable à celle de Rousseau ou de Voltaire. En effet, durant les premières années de la chute de l'Ancien Régime, le nom de Diderot est très rarement cité. Il n'y a que son théâtre qui soit continuellement à l'ordre du jour et il faut attendre le Directoire et la publication de textes très importants de Diderot comme *Jacques le fataliste* ou *la Religieuse* pour que Diderot trouve une place digne de son nom dans le Panthéon révolutionnaire. C'est à la réaction thermidorienne et à l'offensive des contre-révolutionnaires que Diderot devra en grande partie sa réalité d'écrivain. L'époque du Directoire est souvent perçue comme un no man's land entre deux frontières, la Révolution et l'Empire. Et c'est paradoxalement dans cette zone limitrophe que Diderot sort de sa pénombre au moment où la Révolution s'achemine vers son déclin. Les attaques des catholiques et des monarchistes ligués contre le gouvernement républicain font de Diderot l'un des maîtres à penser des Chaumette, Hébert, Carrier et Babeuf. On stigmatise celui qui a clamé haut et fort sa haine des rois et des prêtres et qui a légitimé la fermeture des couvents. Si les ennemis de la Révolution s'acharnent ainsi sur Diderot et font leurs les accusations des anti-philosophes énoncées vingt ou trente ans plus tôt, c'est que la construction de la réception de Diderot a travaillé en profondeur l'image de l'écrivain en modifiant l'espace de lecture de ses textes. La publication des textes de Diderot a fait resurgir l'encyclopédiste athée qui de simple comparse qu'il était aux yeux de ses ennemis devient l'ordonnateur de la destruction des anciennes institutions.

Mais pour saisir la genèse de cette réception de Diderot, il faut comprendre les liens que l'auteur entretient avec son œuvre en les replaçant dans le contexte politique de l'époque.

Dans *l'Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, publié en 1782, Diderot lance un appel à la postérité : « On ne pense, on ne parle bien que du fond de son tombeau : c'est là qu'il faut se placer, c'est de là qu'il faut s'adresser aux hommes. »

Ce pari sur l'avenir, comme l'a souligné Arthur Wilson¹, place le philosophe dans une position originale par rapport aux écrivains de son époque. Il y a là sans aucun doute l'espoir d'un intellectuel déçu par son temps, quelque peu incompris de ses contemporains ; le ressentiment de n'avoir pas pu tout dire, tout publier. Les causes objectives du silence de Diderot, n'oublions pas l'interdiction de *l'Encyclopédie*, l'incarcération à Vincennes, ne suffisent cependant pas à expliquer la relation particulière que le philosophe entretient avec son œuvre qui se rattache à une position politique. C'est en empruntant des masques ou en se glissant dans l'écriture des autres que Diderot s'affirme comme philosophe engagé. L'exemple le plus frappant reste sa collaboration à *l'Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal à partir des années 1770 qui va contribuer à la réception de Diderot sous la Révolution. Diderot ne revendique pas sa collaboration. Cette non-revendication de son œuvre ou sa négligence par rapport à l'édition de ses textes - la publication en 1773 du *Code de la nature* de Morelly dans ses œuvres complètes ne produit aucune intervention de sa part - vont autoriser les interprétations les plus radicales de son œuvre, particulièrement celle des contre-révolutionnaires du Directoire puis de l'Empire et favorisent un nombre important de

¹ Arthur Wilson, *Diderot, sa vie et son œuvre*, Paris, Laffont/Ramsay, coll. Bouquins, 1985, p. 597.

publications à partir de 1795. Sa participation aux écrits matérialistes de d'Holbach, le *Système de la Nature* et le *Bon sens*, son utilisation du *Testament* du curé Meslier dans un poème publié en 1796 alimentent sa réception durant la Révolution.

C'est à l'initiative d'un journaliste républicain, Buisson, que paraissent en 1795 deux textes de Diderot, le *Salon de 1765* et l'*Essai sur la peinture*. Cette offensive du camp républicain va déclencher la riposte de deux hommes contre-révolutionnaires, Suard et l'abbé de Vauxcelles*. Ce dernier fut l'un des promoteurs de la réaction monarchiste et anti-philosophique. Ces deux chantres de la réaction thermidorienne dont paraître en 1796 des *Opuscules philosophiques et littéraires* où figurent deux textes de Diderot, l'*Entretien d'un philosophe avec la maréchale de**** et le *Supplément au voyage de Bougainville* publiés par Vauxcelles*. La préface à l'*Entretien* revient sur la polémique qui a entouré la publication du *Système de la nature* en 1770 : « Il se flattait d'avoir rendu Voltaire Athée ; et je me souviens de lui avoir entendu dire : c'est moi qui l'ai conquis. Il se trompait beaucoup ; et je ris de tout mon cœur quelques mois après, lorsque Voltaire se moqua si gaiement du *Système de la nature* que les amis de Diderot appelaient, par excellence, le Livre. »

Cette évocation du *Système de la nature* a contribué à enfermer Diderot à l'intérieur du mythe d'un philosophe rongé par sa manie de propager l'athéisme. En opposant Voltaire aux matérialistes, Vauxcelles* n'attribue-t-il pas un rôle premier plan à Diderot dans l'épidémie antireligieuse qui a secoué la France depuis 1789 ?

La postface au *Supplément* est beaucoup plus violente à l'égard de Diderot :

Vous voulez donc mon avis sur le *Supplément au voyage de Bougainville* ? Eh bien, c'est du Diderot tout pur. C'était bien le bonhomme le plus immoral en propos, le raisonneur le plus débridé, le plus à la houzarde que Dieu ait créé, quand il voulu donner un ridicule à la philosophie humaine. [...] Vous me demandiez si vous imprimerez cette sans-culotterie ? Eh, vraiment oui, vous-ai dit, imprimez-là, puisque vous ne publiez votre Edition que pour un petit nombre de Lecteurs curieux. Et quand ce serait le Public qui lirait cette joyeuseté du Philosophe, il est bon que le Public sache quel a été le véritable Instituteur de la sans-culotterie ; que le nom digne de la chose, n'a été trouvé qu'après elle ; que Diderot a appris aux Chaumette et aux Hébert à déclamer contre les *trois maîtres du genre humain, le grand Ouvrier, les Magistrats et les Prêtres* ; et que la sagesse de Diderot est à celle de Socrate et des vrais philosophes, ce que le talent des Hébert et des Chaumette est à celui de Diderot.

Cette postface inaugure un nouveau type de discours sur Diderot. Le mouvement des anti-Lumières a trouvé en Vauxcelles* non pas tant un maître qu'un promoteur qui va considérer Diderot comme le principal responsable de la Révolution dans ses phases les plus radicales, la déchristianisation. Un fait nouveau vient corroborer les arguments des ennemis de Diderot, l'arrestation de Babeuf. On venait de découvrir qu'il reconnaissait en Diderot, qu'il croit être l'auteur du *Code de la nature* de Morelly, l'un de ses chefs spirituels. Les républicains inquiets par l'offensive antiphilosophique font paraître à leur tour des inédits de Diderot. Le 30 fructidor an IV (16 septembre 1796), la *Décade philosophique* publie *Abdication d'un roi de la fève l'an 1772* ou les *Eleuthéromanes* où figuraient deux vers inspirés du *Testament* du curé Meslier :

« Et ses mains ourdiraient les entrailles du prêtre
A défaut d'un cordon pour étrangler les rois. »

Le poème paraît dans la revue sans le petit argument anecdotique et amusant que Diderot avait placé à la tête de son petit poème : il refusait pour la troisième fois de recevoir la couronne, fève oblige, lors de la fête des rois. Le poème complètement coupé de son contexte avait une portée militante et la *Décade* fait sans le savoir le jeu des monarchistes. Les républicains poursuivent néanmoins la publication d'inédits de Diderot. *Jacques le Fataliste* et la *Religieuse* paraissent à l'automne 1796.

Les principaux textes de Diderot paraissent dans la deuxième moitié de l'année 1796 et Albert Soboul fait remarquer que l'« anticléricisme du Directoire subit des éclipses : ainsi du printemps à la fin 1796. » La découverte du complot Babeuf qui avait réuni d'anciens montagnards avait réveillé la menace d'une hantise jacobine et rejeté le Directoire à droite. Carnot fut le principal acteur de cette politique de ralliement aux monarchistes qui aboutit à leur victoire aux élections de germinal an V (mars 1797). Ces circonstances politiques pèseront lourd dans la réception de Diderot et de ses textes. Il n'est souvent qu'un prétexte pour attaquer l'œuvre de la Révolution mais il subit un harcèlement violent pendant plusieurs mois. La remise en cause de la propriété dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, la condamnation des rois et des prêtres dans les *Eleuthéromanes* au moment du procès Babeuf font resurgir le Diderot que le janséniste Chaumeix* avait attaqué dès 1758 dans ses *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*. En 1796, on sait que tous les ouvrages les plus scandaleux condamnés sous l'Ancien régime, le *Système de la nature*, l'*Histoire philosophique des deux Indes*, ont été en partie rédigés par Diderot. Pour les monarchistes, le procès de Diderot peut enfin avoir lieu. Après la publication de *Jacques le Fataliste* qui déçoit les intellectuels républicains, ce sont les contre-révolutionnaires qui démontrent que le roman de Diderot n'est qu'une illustration fictionnelle du *Système de la nature*. C'est le *Censeur des journaux* qui lance la polémique le 8 octobre 1796 :

Plusieurs écrivains, avaient, avant Diderot, essayé d'ôter aux hommes cette dernière et consolante idée d'une autre vie, d'une providence amie, d'un dieu conservateur de leurs jours et rémunérateur de leurs vertus. [...] Le *Système de la nature*, faussement attribué à Mirabaud (...) mais auquel travaillèrent tous les philosophes de ce temps-là, qui voulaient bien athéiser la nation mais, qui, par peur du fagot, ne voulaient ni prêcher hautement, ni risquer leur nom à la tête d'un livre aussi scabreux, [...]. Peu de gens ont lu le *Système de la nature*, et parmi ceux-ci tous ne l'ont pas entendu.

Il s'agissait de mettre cette métaphysique à la portée du grand nombre. C'est ce que fit Voltaire dans son *Zadig*, et ce que voulu faire Diderot dans *Jacques le Fataliste* ». Après avoir cité quelques extraits du roman, le journaliste poursuit : « On voit par cet échantillon, quelle peut être la manière de l'auteur, et comment il a pu encadrer dans le *Système de la nature* des aventures de société, le tout avec incohérence...

Jacques le Fataliste constitue une adaptation romancée du *Système de la nature*. L'auteur de cet article émet deux affirmations fondamentales. Le *Système de la nature* est un ouvrage collectif et on assigne à Diderot un rôle central comme divulgateur des doctrines matérialistes. Il opère une fonction de premier plan dans la propagation de l'athéisme. Son statut d'écrivain le confirme comme chef de la secte matérialiste dans la fusion établie entre le membre de la coterie holbachique et le romancier. Plus virulente est l'attaque du journal monarchiste, la *Quotidienne**, le 24 brumaire an IV (14 novembre 1796) :

Au rédacteur de la *Quotidienne*, sur les philosophes modernes, au sujet de la publication de *Jacques le Fataliste*, ouvrage posthume de Diderot, fondateur de cette secte philosophique.

« Le genre humain ne sera heureux que quand on aura étranglé le dernier roi avec les boyaux du dernier prêtre. »

(Paroles familières de Diderot)

Ces paroles de Diderot, recueillies dans vingt ouvrages de nos philosophes modernes, renferment sans déguisement, la doctrine secrète de ces charlatans d'humanité. [...] Les Jacobins, leurs dignes élèves, n'ont fait que mettre en pratique les préceptes qu'ils tenaient de cette secte impie et anti-sociale, qui a conçu, combiné et réalisé la révolution française. [...] Il était réservé, par la providence, aux Anacharsis Clootz, aux Gobet, aux Hébert, aux Chaumette et aux Fauchet, d'accomplir une révolution que l'auteur moral des *Bijoux indiscrets*, et celui de la *Pucelle* avaient depuis longtemps commencée. [...]

On y reconnaît sans peine que le pouvoir seul leur a manqué, et que s'ils l'avaient eu, nous aurions vu les Voltaire, les Diderot, les d'Alembert exercer les mêmes persécutions que les Manuel, les Tallien ; Les Joseph Lebon et les Carrier se sont fait une gloire d'exercer contre les ministres d'une religion que les philosophes ne caractérisent, dans leur correspondance, que sous le nom de l'infâme.

Cet article identifie Voltaire à Diderot en les hissant au rang d'apôtres de la subversion antireligieuse. Cet amalgame entre deux œuvres, deux pensées, deux tempéraments discordants constitue la quintessence de l'idéologie contre-révolutionnaire. Les Lumières sont réduites à une croisade antichrétienne par les ennemis des philosophes. *Jacques le fataliste* ne pouvait échapper au fantasme du complot matérialiste. L'image de Diderot obéit à des opérations de réduction et d'accumulation qui font de son œuvre une réalité à géométrie variable. Pour les contre-révolutionnaires, les textes de Diderot ne possèdent pas d'autonomie propre. Ils y cherchent constamment une résonance d'ouvrages antireligieux. D'où le couple surprenant formé par Voltaire et Diderot, les deux grands précurseurs de la Révolution. Elle est leur dernier ouvrage collectif dont ils n'ont pu voir la réalisation. Malgré ces attaques, *Jacques le fataliste* ne suscite pas un débat profond entre républicains et monarchistes. Il n'en va pas de même pour la *Religieuse* qu'on accuse d'avoir légitimé la destruction des ordres monastiques. Les monarchistes avaient vu l'institution religieuse démantelée par la confiscation des biens du clergé. Ils avaient assisté à la déportation des prêtres réfractaires et à la déchristianisation. La chute de Robespierre n'avait pas mis fin aux mesures répressives contre le culte catholique. Dans les premiers mois qui suivirent le 9 thermidor, les conventionnels, en réaction à la politique robespierriste qui s'était opposée à la déchristianisation, redoublèrent de zèle contre tous les ministres du culte et veillèrent à la fermeture des églises. Mais l'ouverture des prisons, le retour des émigrés rendirent difficile le maintien d'une politique de rigueur en matière religieuse. La liberté du culte fut rétablie en ventôse an III (février 1795). Après l'arrestation de Babeuf, plusieurs lois furent votées en faveur des prêtres réfractaires et des religieuses à qui on restitua leurs biens. La *Religieuse* parut au moment où la réaction catholique battait son plein. Les feuilles monarchistes reprochent à Diderot d'avoir écrit un roman où le mensonge égale l'invraisemblance. L'enjeu était de taille : il s'agissait d'attaquer la politique religieuse de la Révolution, en particulier la

fermeture des couvents. Ce que fait La Harpe* dans le *Mémorial* du 27 prairial an V (15 juin 1797) :

Je dirai peu de chose de la *Religieuse* : l'inconséquence de l'objet et l'indécence des détails ne me permettent pas de m'y arrêter plus longtemps. Comme roman, l'ouvrage est mal conçu et mal fait ; il n'a ni intérêt, ni vraisemblance. [...]

Il est absolument faux que tant de jeunes personnes honnêtement nées puissent être tout à la fois animées d'une rage de tous les instants contre une religieuse qui réclame contre ses vœux, ce qui n'était pas si rare, et ce qui n'a jamais attiré à personne de semblables traitements.

Quelques semaines après la parution du roman éclata un fait divers dans un couvent aux Pays-Bas. On y découvrit une religieuse ligotée dans un sac, enchaînée et enfermée dans un cachot depuis huit ans. Après ce scandale, les révolutionnaires justifient la politique anticléricale de la Révolution alors que les monarchistes dressent un inventaire des souffrances et des mauvais traitements endurés par les religieuses depuis 1789 et accusent les feuilles républicaines d'avoir exploité l'histoire du couvent des Pays-Bas : « Diderot a fait la *Religieuse* de 88 ; ce serait un contraste bien touchant que celui qui offrirait, dans un tableau fortement colorié, la *Religieuse* de 95. » L'*Accusateur public* emboîte le pas de la *Quotidienne** : « Que Diderot, cet apôtre de l'athéisme, colore les cyniques tableaux de sa religieuse imaginaire ; opposons-lui, pour les détruire, le récit simple et fidèle des malheurs de sainte-Sophie ».

La suite du récit, dans lequel sainte-Sophie retrace ses malheurs, constitue une longue plaidoirie pour la réouverture des couvents.

Tout en dénonçant l'invraisemblance du roman de Diderot, les monarchistes lui accordent une place de choix dans leurs commentaires. Il est remarquable que dans la mise en parallèle des tourments infligés aux jeunes recluses dans les couvents et des persécutions subies par les religieuses chassées de leurs abbayes, la *Religieuse* soit si souvent évoquée. C'est Suzanne Simonin et non la religieuse des Pays-Bas que les cléricaux opposent à Sainte-Sophie. A la lecture des atrocités commises par les religieuses contre Suzanne, ils énumèrent les persécutions subies par les nonnes en vertu des lois révolutionnaires. Révolutionnaires et monarchistes utilisent les mêmes outils rhétoriques, accumulation de descriptions de sévices inhumains, de scènes de violence, etc. Sainte-Sophie est l'image inversée de Suzanne. C'est la Révolution qui fait office de miroir.

Pour les monarchistes, le roman de Diderot a valeur de pamphlet antireligieux qui confirme son vœu de voir disparaître rois et prêtres. C'est un ouvrage militant. Clément, journaliste monarchiste, le confirme dans le *Journal littéraire* du 5 frimaire an V (25 novembre 1796) :

Afin d'accélérer la ruine de ces pieuses institutions, il fallait les rendre odieuses et ridicules aux yeux du peuple ; il fallait accumuler les accusations infamantes ; rejeter sur tous les cloîtres les torts de quelques mauvais moines, et d'un opprobre général sur la vie régulière. Ce fut pour participer à cette œuvre d'humanité que Diderot composa sa *Religieuse*.

Dans le *Mémorial*, La Harpe* reprend les arguments de Clément en critiquant la forme du roman :

Comme satire de la religion et de la vie religieuse, l'ouvrage est encore plus mauvais. L'auteur, dont l'imagination est à tout moment en combat avec sa philosophie, va directement

contre son but. Le romancier veut intéresser et ne s'embarrasse pas de démentir le philosophe. Les deux seuls personnages susceptibles d'intérêt, sont la jeune religieuse et une jeune abbesse.

La publication des deux romans de Diderot intensifie la guerre que les monarchistes ont déclarée à la philosophie des Lumières. Ils se déchaînent, La Harpe* en premier, contre Diderot et Voltaire. Ses attaques dans la *Quotidienne** sont récurrentes :

Un murmure général s'est élevé dans le monde philosophique, lorsqu'on a comparé Voltaire à Carrier : la comparaison n'est pas tout à fait inexacte. Les philosophes ont posé les principes, les assassins ont tiré les conséquences ; Voltaire et Diderot appelaient les catholiques des infâmes ; qu'ont fait Collot d'Herbois et Carrier, si ce n'est qu'ils les ont traités comme tels ?

Les contre-révolutionnaires, à partir du Directoire, font de Voltaire et de Diderot les deux principaux précurseurs de la Révolution. Mais Diderot semble emporter la mise si l'on se réfère à une lettre fictive du philosophe à Louvet, journaliste républicain, publiée dans la *Quotidienne** le 18 ventôse en V (8 mars 1797). Diderot s'en prend à Voltaire qu'il qualifie de scélérat. Il lui reproche son aristocratie, son dévouement pour les rois et se plaint amèrement qu'on ait placé « le squelette de ce scélérat dans le Panthéon. [...] Et moi, vrai républicain, moi qui ai donné ce grand précepte philosophique, [...] que pour que la terre soit heureuse, il faut étrangler le dernier des rois avec les boyaux du dernier prêtre, [...] je languis sans honneur, et mon corps n'est pas au Panthéon ! [...] Que Voltaire soit chassé, et qu'on me mette à sa place ».

La Révolution doit plus à Voltaire qu'à Diderot car le premier fut athée et républicain avant la chute de l'Ancien régime. Le second fut un usurpateur. C'est donc Diderot le véritable responsable de la déportation des prêtres et de l'exécution de Louis XVI. Le plus radical des philosophes des Lumières, le plus systématique, le plus extrémiste méprise les attermolements de Voltaire et ses contradictions. Vauxcelles* enfonce le clou dans le *Mémorial* du 9 thermidor an V (27 juillet 1797) en rappelant le lien entre le contenu du *Supplément au voyage de Bougainville* et la défense de Babeuf qui se réclame de Diderot lors de son procès.

La haine de la propriété, de Dieu, est devenue toute la doctrine philosophique de Chaumette et de Babeuf ; ils ont dit hardiment, Diderot fut de notre avis, ils ont dit aussi, Rousseau fut de notre avis ; [...] je crois qu'il avait gagné un peu la lèpre naissante de Diderot, dont il ne tarda pas à se détacher et à fuir les désolantes doctrines. Le charlatan resta donc seul propriétaire de ce poison. Il l'a répandu avec le succès que l'on sait ; et c'est vraiment à lui qu'il faut remonter quand on veut chercher en France et dans notre siècle d'origine l'origine de la doctrine anti-sociale. [...]

Ce que nos niveleurs, nos dévastateurs, [...] nos scélérats, ont appelé l'opinion publique, n'était donc, il y a trente ans, que ces paradoxes inconsidérés, les jeux d'esprit dangereux de cet homme qui mourait d'envie d'être philosophe, et que son imagination dérégulée condamna à n'être qu'un sophiste ; mais ce sophiste entraîna bien du monde, surtout quand il eût séduit Helvétius, etc.

Les termes de charlatan et de sophiste ont été employés par les ennemis des philosophes dès la publication du *Système de la nature* mais la Révolution a transformé le statut de Diderot parce qu'elle a tout politisé, en premier lieu, le domaine intellectuel. Les

textes de Diderot sont quasiment réduits à des facteurs historiques et analysés comme tels. On lit à ce sujet dans la *Quotidienne** du 30 brumaire an V (20 novembre 1796) une citation de Raynal accompagnée d'un commentaire saisissant : « Quand le mal est sans remède ou parvenu à son dernier terme, il faut égorger* les monstres qui dévirent la substance du pauvre.

*Babeuf ne disait rien autre chose dans son plan de conspiration ; Babeuf est à la haute cour et les philosophes sont au Panthéon. »

Cinq jours plus tard, Jean-Marie-Bernard Clément* écrivait dans son *Journal littéraire*, à propos de la parution d'un *Eloge philosophique et politique* de Raynal : « Le panégyriste n'aurait pas dû oublier de nous dire que les excressences déclamatoires contre la religion et le gouvernement qui étouffent le corps de l'ouvrage, et qui ont fait son excessive réputation, sont le fruit du délire de Diderot. »

Clément* confirmait ainsi une parenté idéologique et une filiation directe entre Diderot et Babeuf.

Le coup d'Etat du 18 fructidor an V met un coup d'arrêt à la contre-révolution mais vise également les Jacobins. La collusion de Diderot avec Babeuf gêne les républicains. La ferveur athée a fait place au conservatisme social. Malgré les efforts de Naigeon² pour arracher Diderot au babouvisme et au souvenir de la Terreur, Le philosophe de Langres est peu en odeur de sainteté dans les dernières années du Directoire. La Harpe*, dans son *Cours de Littérature*³, s'évertuera à prouver que Diderot est bien l'auteur du *Code de la nature* de Morelly auquel il consacre plus de cent pages :

C'est particulièrement sur ce *Code* que s'appuient les brigands, dont le procès offre depuis si longtemps à la France un scandale de tout genre, égal à celui de leurs crimes. [...] Enfin, pour me renfermer dans Diderot, je demanderai, [...] s'il n'a pas donné le résultat de sa doctrine dans ces deux vers qui en sont comme le couronnement :

Et des boyaux du dernier prêtre
Serrons le cou du dernier roi.

Outre-Manche, c'est Mallet du Pan qui dans son article, « Du degré d'influence qu'a eu la philosophie française sur la Révolution », paru dans le *Mercure britannique* du 10 mars 1799, s'en prend aussi à Diderot décrit comme un philosophe à « la tête pétrie de vitriol, de salpêtre et d'arsenic ; [...] il rêvait une révolution dans l'Eglise, dans l'Etat et la société [...] et ne pardonna jamais à Voltaire sa pusillanimité. [...] »

Diderot est certes ce philosophe à la tête brûlée par ses propres poisons et ses rêves inconsidérés mais il est un rêveur dangereux car son rêve est devenu système politique. Sa fureur a gagné les hommes de la Révolution.

Le coup d'Etat du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799) porte un coup dur aux Jacobins mais aussi aux royalistes. Très vite, l'opposition libérale qui avait soutenu Bonaparte conteste également le nouveau régime. Avec la signature du Concordat, les catholiques relèvent la tête et la *Décade philosophique*, héritière des philosophes des Lumières, farouchement anticléricale, est surveillée de très près par les autorités. Dans *L'influence de la*

² Voir son édition des *Œuvres complètes* de Diderot parues en 1798.

³ La Harpe, *Lycée ou Cours de littérature, ancienne et moderne*, Paris, Agasse, 16 tomes en 19 volumes in 8°, an VII-an XII (1798-1804.)

*philosophie sur les forfaits de la Révolution*⁴, Joseph Elzéar Dominique Bernardi, arrêté en 1793 pour ses opinions monarchistes, rappelle aussi que les doctrines impies, particulièrement les deux vers fameux des *Eleuthéromanes* ont préparé les crimes des Jacobins. Hormis Le *Journal des Débats* qui deviendra *Journal de l'Empire* et le *Mercure*, la plupart des journaux ont été interdits. La *Décade philosophique* ne survivra pas à la proclamation de l'Empire en 1804. C'est cette année même qu'est republiée la *Religieuse* qui provoque une critique acerbe de Charles de Féletz dans le *Journal des Débats* qui dénonce la grossièreté et l'in vraisemblance du récit tout en accusant Diderot de plagiat. Et le rendant responsable de la politique anticléricale de la Révolution. Au début de l'Empire, en décembre 1804, l'Institut national propose comme sujet au concours d'éloquence un *Tableau historique de la France dans le XVIII^e siècle*. De nombreux candidats rédigent des textes qui ne sont pas tous, loin s'en faut, des plaidoiries pour les écrivains des Lumières. Diderot est parfois malmené par les concurrents. Etienne Bourgevin Vialart, comte de Saint-Morys, ancien émigré, rappelle lui aussi, que Diderot a enfanté Babeuf et qu'il a appelé au massacre des rois et des prêtres⁵. Prosper de Barante, pourtant soucieux de ménager les philosophes des Lumières et de ne pas les rendre responsables de la chute de l'Ancien régime, est sévère à l'égard de Diderot et condamne son matérialisme et son athéisme. A ses yeux, « Diderot fut un écrivain funeste à la littérature comme à la morale. »⁶ En 1806 Michel-Pierre-Joseph Picot le met en pièces également dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*. C'est l'auteur des *Eleuthéromanes* qui est visé ici. Même ton chez Berthre de Bourniseaux dans son *Charlatanisme philosophique*⁷.

Diderot trouve sous l'Empire un ennemi déterminé dans la personne de Julien-Louis Geoffroy célèbre pour ses opinions contre-révolutionnaires et son hostilité aux écrivains des Lumières et aux journalistes de la *Décade philosophique* qui s'en veulent les dignes héritiers. A partir de 1800, Geoffroy est critique dramatique au *Journal des débats*. Ses articles furent repris après sa mort survenue en 1814 sous le titre de *Cours de littérature dramatique*. Dans son feuilleton d'août 1711, il s'en prend au théâtre de Diderot et au *Père de famille* pour mieux dénigrer l'ensemble de l'œuvre du philosophe, « charlatan, ou fou. » La publication de la *Correspondance littéraire* de Grimm en 1812 offre un nouveau prétexte pour attaquer Diderot qui perd jusqu'à la place que les contre-révolutionnaires lui avaient donnée pendant le Directoire. Le *Journal de Paris* du 30 juillet offre l'image que Diderot avait à la veille de la Révolution, philosophe « faux, emphatique, exagéré, obscur et même inintelligible ». On ne s'intéresse plus guère à Diderot. La période de la Restauration ne sera pas plus favorable à son image et à son œuvre.

Bibliographie :

⁴ Bernardi, J-E.D, *De l'influence de la philosophie sur les forfaits de la Révolution*, Paris, Lottin, 1800. 255 p.

⁵ Vialart de Saint-Morys, *Tableau littéraire de la France au XVIII^e siècle*, 1809, 91 p. p. 54-55.

⁶ Prosper de Barante, *De la littérature française pendant le XVIII^e siècle*, Paris, Collin, 1809, 267 p. p. 145.

⁷ Berthre de Bourniseaux, *Le Charlatanisme philosophique*, Paris, Migneret, 1807, t. I, pp. 113-114.

Christian Albertan, « Le *Lycée* de la Harpe, manuel littéraire et antirévolutionnaire », dans *L'Image de la Révolution française*, Actes du congrès mondial 6-12 juillet 1989, Pergamon Press, 1989, pp. 1137-1141.

Edouard Guitton, « Diderot tête de turc après la Terreur », *Ennemis de Diderot*, Paris, Klincksieck, 1993, Pp.169-180.

Pascale Pellerin, *Lectures et images de Diderot de l'Encyclopédie à la fin de la Révolution*, Septentrion, 2000, 381 p.

Raymond Trousson, *Images de Diderot en France, 1784-1913*, Paris, Champion, 1997, 390 p.

Pascale Pellerin. CNRS. UMR IRHIM 5317.